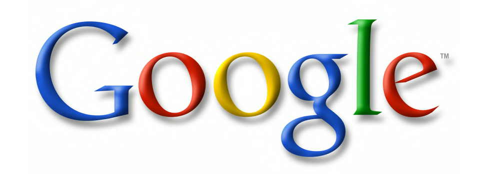
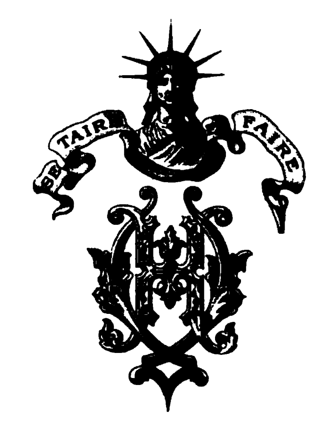
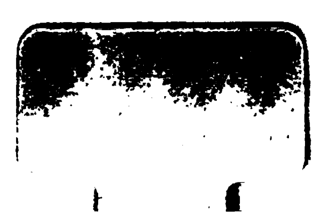



SE TAIRE
FAIRE



191

a Mr le docteur Colin,

souvenir affectueux.

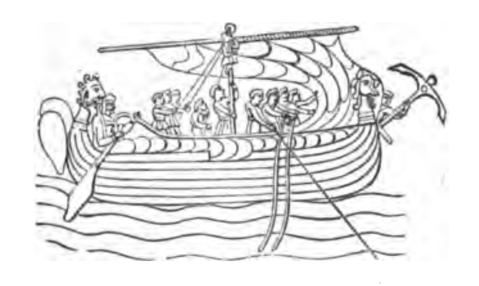
[illegible]

Brau de Saint-Pol Lias

chez les Atchés

Par

Gabriel Gravier
Président honoraire et Secrétaire général
de la Société normande de Géographie, etc., etc.



Rouen
Imprimerie de Espérance Cagniard
Rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnage, 5

—

1884



Brau de Saint-Pol Lias chez les Atchés [1]



Brau de Saint-Pol Lias a particulièrement à cœur la colonisation, et il en parle en économiste et en voyageur. Il rappelle ce que nous avons fait comme colonisateurs, ce qu'il a vu faire aux Hollandais et aux Anglais qui tirent des colonies leur puissance et leur prestige.

Il rappelle nos héros et nos martyrs de ces dernières années, et cette liste, d'une grande éloquence, dégage un parfum patriotique qui pousse

[1] Brau de Saint-Pol Lias, *Ile de Sumatra — chez les Atchés — Lohong;* Paris, Plon, 1884, in-12 avec illustrations et cartes.

plus loin, toujours plus loin nos vaillants pionniers.

Il va sans dire que M. de Saint-Pol Lias est pour l'occupation du Tongkin. Il voudrait voir ouvrir à la France cette grande route commerciale de l'Empire du Milieu et il ne fait pas plus de cas des Chinois que de leur nomade ambassadeur.

Il a aussi son avis sur la création d'une armée coloniale, et cet avis paraît excellent : ce qu'il propose a du moins l'avantage d'avoir été expérimenté avec succès par l'Angleterre, la Hollande et la France.

« Nous devons avoir », dit-il, « des régiments » d'Arabes, de noirs, de Tongkinois, d'Anna- » mites, avec des officiers et des sous-officiers euro- » péens ou créoles, pour notre service colonial, une » armée coloniale d'indigènes, dépaysés le plus » souvent : les Arabes au Tongkin, les Tongkinois » au Sénégal..... On sera sûr de leur fidélité » quand ils agiront contre des peuples d'une autre » race ».

M. de Saint-Pol Lias a raison d'insister, avec une louable énergie, pour l'expansion de notre puissance coloniale.

Il est évident que notre commerce et notre industrie manquent de débouchés, que nous avons une

fourmilière de déclassés, de jeunes gens qui ne trouvent pas l'emploi de leurs forces, que la population française est en décroissance; il est évident que la fondation de colonies remédierait en grande partie à ces maux.

C'est dans ce but que M. Brau de Saint-Pol Lias a déjà fait un voyage à l'île de Sumatra et à la presqu'île de Malacca.

C'est dans le même but qu'il se transporte de nouveau dans la grande île de Sumatra et qu'il s'y rendra encore très prochainement.

Nous le trouvons à Kotta-Radjah, la Ville-Royale, capitale d'Atché, à la pointe nord de Sumatra.

Il décrit cette ville sous ses divers aspects et nous en montre la population hollandaise et indigène.

Quand nous comparons cette ville à ce qu'elle était en 1616, au moment où Augustin Beaulieu, de Rouen, s'y rendit pour trafiquer, nous y trouvons de bien grands changements. Cependant, sous les tableaux de M. de Saint-Pol Lias, nous retrouvons sans peine ceux de notre vieux rouennais. La population indigène a peu changé, toutes les paillottes n'ont pas disparu, et le Kraton, ou palais fortifié des anciens sultans, est encore là avec ses souvenirs et ses tombeaux des anciens souverains d'Atché.

Mais Kotta-Radjah n'est pas le but du voyage de M. de Saint-Pol Lias. Il veut revoir, étudier à fond le Kroung Lohong, et déjà son ami le Toukou (monseigneur) Lohong Kedjourouan a donné l'assurance au gouvernement hollandais qu'il y serait en toute sécurité.

Toukou Lohong devait venir attendre à Oulélé son ami Touan (le seigneur) Brau de Saint-Pol Lias, mais au dernier moment, il lui fait savoir que son *prahou* ne peut remonter que jusqu'à Kroung-Raba.

Quand le gouverneur hollandais apprend cela, il écrit à notre voyageur que Kroung-Raba est très dangereux en ce moment; qu'il vient de recevoir l'avis que Toukou Oumour, chef de bandits, y arrive avec sa bande; qu'il court risque de se faire enlever avec son bagage; que mieux vaudrait ne pas partir.

C'est une opinion que Saint-Pol Lias ne partage pas, et pour de bonnes raisons.

Il est vrai que cette partie de la côte occidentale de Sumatra a été, jusqu'à ces derniers temps, fréquentée par de hardis pirates, mais il connaît trop Toukou Lohong et son peuple pour douter un seul instant de la sécurité du pays.

Il prend donc le chemin de fer jusqu'à Oulélé

d'où il se met en route avec des porteurs et des officiers hollandais.

Il rencontre Toukou Lohong au kampong d'Anak-Paya et ils partent ensemble, sans escorte, pour le Kroung-Raba.

Arrivés à ce point, l'eau est trop basse pour partir et l'on ne sait dans combien d'heures le prahou pourra sortir de la rivière. Retournons au kampong, dit Toukou Lohong; restons ici, répond Touan Saint-Pol Lias. Et l'on reste, car, pour tout au monde, Toukou ne voudrait pas contrarier Touan.

Voilà donc M. de Saint-Pol Lias absolument seul au milieu des Atchés, de ces hommes de si mauvaise réputation, dans une contrée que l'on dit au pouvoir d'une troupe de bandits. Cela ne l'empêche pas de dormir très tranquillement, sur le sable fin de la plage, côte à côte avec Toukou Lohong qui lui inspire toute confiance. Le lendemain en s'éveillant, il reconnaît que tout le monde dort encore consciencieusement et que personne n'a veillé. Il n'y a donc rien à craindre et les patrouilles hollandaises, qui se fatiguent à parcourir le pays, perdent leurs peines.

Une autre surprise est réservée à notre voya-

geur, le soir même, à Lepong, où le Toukou est retenu par un *perkara* (affaire, procès).

Quand Toukou parle de s'arrêter à Lohong, Saint-Pol Lias jette les hauts cris, mais Toukou soupire d'un air tellement navré : *Bagnak soussa!* (que c'est dur ! que c'est difficile !) que notre voyageur reconnaît à part lui qu'il ne peut, sans abuser, empêcher Toukou de faire ses affaires. Il lui offre donc aussitôt une base de transaction. « Si » nous touchons à Lepong, nous en repartirons » au moins aujourd'hui même? — Certainement, » répond Toukou ».

On part enfin de Kroung-Raba. Toukou commande la manœuvre, en homme qui s'y connaît, et tient le gouvernail. Panglima Maïman, étendu sur le dos, chante pour appeler le vent. « Panglima », dit Toukou, tes chants sont trop vieux; chante autre chose, cela ou cela ». Hélas! malgré les louables efforts de Panglima et les encouragements de Toukou, le vent et ses enfants les zéphirs restent sourds, occupés d'autres soins, sans doute, et il faut se résoudre à jouer des rames.

A Lepong, Toukou Abbas, le Grand Panglima, propose au Touan Saint-Pol Lias une visite au kampong des anciens ministres de l'ancien sultan d'Atché. C'est là que notre voyageur aura la seconde

surprise dont nous avons parlé ; mais il faut ici lui laisser la parole.

« Nous nous asseyons sous la vérandah, sur un » grand tapis de moquette étendu sur les nattes. » Les maîtres de la maison se font attendre un » moment, comme il convient à des personnages.— » Toukou Abbas se lève avec empressement à leur » arrivée, et ils se précipitent en se tendant les » deux mains qu'ils portent à leur front de part et » d'autre, s'offrant réciproquement, avec des for- » mes empressées très gracieuses, la place d'hon- » neur sur le tapis. Mais nos deux hôtes ont forcé » l'Istia Oulama (autre nom du Grand Pang- » lima) à accepter cette place en l'asseyant au milieu » d'eux...

» Je remarque avec intérêt le Grand Panglima » que je n'avais guère vu encore avec ses pairs. Il » m'apparaît ici en homme du monde, avec une » distinction que je trouve très réelle. — Ces gens » qui vont pieds nus et qui s'asseyent par terre, » ont dans leurs mouvements, dans leurs façons, » quelque chose de plus souple, de plus fin, de plus » gracieux que les Européens...

» Il nous faut de grandes machines, des sièges, » des tables sur pieds élevés... Nous vivons debout,

» roides, — actifs par exemple, nous n'avons pas le
» temps de nous courber : cela vaut mieux peut-
» être; — mais nous ne devons pas paraître gra-
» cieux aux Orientaux! Nous devons même, n'en
» déplaise à notre amour-propre européen, faire
» l'effet d'être rudes et grossiers à plus d'un peuple
» que nous gratifions lestement du titre de sau-
» vage et qui ne s'incline que devant la supériorité
» de notre force matérielle, en gardant pour nous,
» au fond, un sentiment qui ressemble fort à du
» dédain ».

A Paroh, nouvel arrêt de trois jours pour l'élection de chefs, temps qui ne sera pas perdu pour l'étude.

Brau reçoit pour logement une vérandah, et cette vérandah est divisée en deux parties pour lui faire une chambre à coucher et une anti chambre pour ses boys (domestiques) et le Panglima de Klouang que Toukou lui a donné comme garde du corps.

Le lendemain matin, il prend un bon bain et revient chez lui, traversant tout le kampong, chaussé de babouches chinoises, couvert d'un grand peignoir blanc et coiffé d'un casque. Les femmes le regardent discrètement, à la dérobée, les enfants curieusement, mais personne ne trouve

étrange son costume, personne ne songe à lui dire un mot. D'ailleurs l'usage du pays est de se vêtir décemment et aussi légèrement que possible. On ne comprend pas que l'on porte une jaquette sur sa chemise, un pantalon sur son caleçon : on juge qu'avec cela on peut convenablement vêtir deux personnes.

Après déjeuner, Touan Saint-Pol Lias va sur la plage et choisit pour demeure, sans consulter personne, tout appartenant à Toukou, une jolie petite case.

Toukou Lohong craint qu'il ne soit contrarié et fait son possible pour lui être agréable. Il en sera d'ailleurs ainsi pendant tout son séjour dans le Lohong.

Les hommes viennent chez lui sans façon et le regardent écrire pendant des heures; les femmes viendront aussi, plus tard, une fois seulement, ce qui ne veut pas dire que leur curiosité sera satisfaite. Tous les jours d'ailleurs, elles lui prépareront du riz et d'excellents gâteaux. Si l'*adat* (la tradition) l'avait permis, elles seraient certainement venues, comme les hommes, s'asseoir sur sa natte.

M. de Saint-Pol Lias fut d'ailleurs extrêmement réservé. A Ketapang, il était logé dans la maison des femmes. Une porte que ses boys et ses visi-

teurs franchissaient à tout instant, le séparait d'elles, et il ne la franchit qu'une seule fois, quand Toukou le prit par la main pour le présenter à ses femmes en visite d'adieu. Sa conduite est d'autant plus méritoire que tout le jour il entendait rire et causer ces femmes, dont l'une surtout était très jolie.

Le lendemain de l'arrivée à Paroh eut lieu la fête, fête très originale qui occupe un bon moment la plume du voyageur. Le festin qui suivit, donna au Touan Saint-Pol Lias une haute idée des mœurs atchéennes. Grands et petits ont les uns pour les autres une extrême déférence; leurs formes de politesse sont excessivement gracieuses, sans prétention, leur élocution est facile, leur tenue très digne.

Les marques de vénération qu'ils donnent à leurs chefs ne les empêchent pas de les juger avec une très grande liberté.

Que pensez-vous du grand Panglima? demande Saint-Pol Lias à l'un d'eux: — « C'est un imbé- » cile. » — « Mais c'est un excellent homme? » — « Oh! oui, très bon, mais ses discours sont idiots. » Toukou Lohong, lui, est fort et a de l'esprit ».

Ils arrivent enfin à Ketapang, où est le bèntèng de Toukou Lohong.

Dès le lendemain, dans une réunion, Brau de Saint-Pol Lias expose le but de son voyage. « J'en-

» tends », dit-il, « faire commerce d'amitié avec
» les Orangs-Atchés, ou ne pas venir chez eux ».
Toute l'assistance lui exprime le désir de le voir s'établir dans le pays.

Reste à voir s'il trouvera, autour de Ketapang, des terres inoccupées pouvant convenir à des plantations.

Il commence aussitôt la topographie du pays, travail long et d'autant plus difficile que ses aides manquent absolument d'habileté, que l'espace à lever est coupé de rivières et semé de rochers. Tout en faisant ce travail, il écrit sur les Atchés de curieuses pages. Tous, Toukou Lohong le premier, comprennent qu'un grand établissement européen donnerait au pays le bien-être et hâterait l'épanouissement de la civilisation.

« Touan examine des terres dans le pays? » dit un vieux chef, « oh! tous les hommes du pays en
» sont très contents. Nous aimons bien que vous
» veniez vous établir chez nous ». — « Touan », dit un autre, « il faut rester à Lohong : tout le monde
» en sera très content et voudra faire des planta-
» tions avec Touan ». — « Votre établissement », dit ToukouLohong, « est ce qui convient le mieux
» au pays pour le moment ».

Il est clair qu'actuellement des planteurs hollandais seraient mal accueillis parce que la conquête est encore trop récente, et que ces peuples, fiers et belliqueux, gardent rancune à leurs vainqueurs; les Français, au contraire, sont désirés, parce que c'est les palmes à la main qu'ils présentent la civilisation européenne. Il est non moins clair que des établissements français serviraient efficacement les intérêts hollandais et atchéens. Quant à savoir s'il serait avantageux à la France d'établir des relations commerciales avec cette côte ouest d'Atché, l'une des plus riches du monde, il n'y a pas de doute possible.

Une autre question, fort grave, restait à résoudre : la possibilité de faire des plantations fructueuses. M. Brau de Saint-Pol Lias s'est d'abord renseigné *de visu*, puis il a consulté un chef d'exploitation, homme très compétent, qui lui a donné des détails complets sur la préparation du terrain et la plantation du caféier, sur le nombre d'arbres qu'un homme peut planter et cultiver, sur les avances à faire et les redevances payées.

Ces renseignements concordent bien avec ceux qu'il a déjà recueillis et ne laissent aucun doute sur la réussite d'une grande exploitation dans le Lohong, aussi dit-il avec conviction : « Ça été la

» pensée de toute ma vie de poursuivre une œuvre
» qui ne cause de préjudice à personne, et qui
» puisse servir les intérêts de mon pays, dans une
» voie de progrès humain. Cet idéal n'est peut-être
» pas si difficile à réaliser, quand on est disposé à
» en chercher l'objet dans les pays réputés les
» plus malsains et les plus sauvages, — et qui,
» souvent, ne sont pas plus dangereux que nos
» pays d'Europe ».

Saint-Pol Lias demande à Toukou Lohong des renseignements sur la police et l'administration. Ces renseignements se réduisent à ceci : le gouvernement d'Atché ressemble à celui de Charlemagne et les lois tiennent beaucoup de celles réunies dans les *Capitulaires*. Il y a une différence notable qui porte sur les personnes et le caractère des peuples. Tandis que le vieil empereur est détesté, à juste titre, de la plus grande partie de ses sujets, Toukou Lohong inspire aux siens une confiance sans limite et une profonde vénération. Un Radjah, quel que soit son âge, inspire toujours, sinon la confiance, au moins la vénération. Brau de Saint-Pol Lias a vu des vieillards faire *sumba* et baiser respectueusement la main ou embrasser les genoux d'un enfant de huit à dix ans.

Les Atchés attribuent à leurs Radjah les vertus miraculeuses que nos pères attribuaient aux anciens rois de France. Un malade croit fermement qu'il sera guéri si le Radjah daigne cracher sur son mal.

Le dimanche, 26 décembre 1880, M. Brau se propose de parler au Toukou du contrat de concession. Il obtient ce qu'il veut : un terrain d'un kilomètre de côté.

Ils dressent aussitôt la carte de la concession et Toukou en écrit lui-même le contrat, sur ses genoux, avec sa plume de bois, sous la réserve, deux fois mentionnée, de l'approbation du gouvernement hollandais. Cet acte est revêtu du *tchap* du Radjah et peu à peu de celui de tous les chefs et imams.

Brau s'est engagé, auprès du gouvernement hollandais, à se faire accepter par la population de Lohong et il a complètement réussi. Il a en main la preuve non-seulement qu'il est accepté mais qu'il est vivement désiré.

Au milieu de ses travaux topographiques et diplomatiques, il trouve le temps de faire de curieuses observations et de spirituelles remarques. Après l'avoir lu, on reconnaît qu'il peut dire, en toute vérité : « Je le connais aujourd'hui, ce

» pays de Lohong, comme mon pays natal, mes
» belles Pyrénées — qu'il me rappelle d'ailleurs,
» je l'ai déjà dit, par plus d'un point d'analogie,
» avec ses hautes cimes et ses torrents aux eaux de
» cristal, ses grands rochers noirs et sa riante végé-
» tation, ses vertes vallées et ses sites si pitto-
» resques. »

Et la population de ce pays, si admirablement situé, semble faite exprès pour nous servir : « bon-
» nes gens, pas trop intelligents », si neufs qu'on les croirait d'une autre planète, sans relations aucunes avec les autres pays du monde.

Le Radjah, esprit très ouvert, qui grandit chaque jour dans l'estime et l'affection de son hôte, comprend la position et se rend compte des besoins de son pays. « Il est avide de connaître notre civili-
» sation : il sait qu'elle peut lui révéler bien des
» choses, que nous pouvons lui amener d'Europe
» un progrès dont son pays profitera, et il se montre
» vraiment reconnaissant de mon projet de m'éta-
» blir ici, et il n'est rien qu'il ne soit disposé à faire
» pour m'y aider ».

Le 9 janvier 1881, Brau de Saint-Pol Lias part avec Toukou Lohong pour Kotta-Radja et le 26 il se met en route pour la France.

M. Brau de Saint-Pol Lias se propose aujourd'hui de retourner à Lohong pour mettre en exploitation sa concession.

Par cette courageuse tentative, qui est digne de réussir et qui, je l'espère, réussira, il aura fait œuvre de géographe et il aura rendu service à son pays, en ouvrant à son industrie, à sa jeunesse de nouveaux horizons. Outre cela, il n'est pas inutile au prestige de la France de posséder de grands établissements sur cette côte de Sumatra où, en 1530, nos marins de Dieppe, sous la conduite du capitaine-poète Jean Parmentier, faisaient flotter le pavillon français.



Rouen. — Imp. E. Cagniard, rue Jeanne-Darc, 88.